



« If music be the food of love, play on »

Shakespeare. La nuit des Rois

Chopin

Le monde extérieur a fort peu pénétré l'imagination de Chopin, tournée vers l'intérieur. *« Cet ange beau de visage comme une grande femme triste »*, assez mal servi en amour et en amitié, ce souffreteux lucide ne s'est regardé que dans un seul miroir : l'ébène de son piano. *« Piano, instrument merveilleux »* disait-il. Bien entendu car le piano est un orchestre. Bien plus encore, il est un instrument. Donc une âme.

Sa vie est la vie de notre ombre anxieuse. Sa musique n'est peut-être pas autre chose que le chant de notre désert intime.

Chopin vient de vendre ses Préludes lorsqu'il s'embarque avec George Sand pour Barcelone, sur la mer la plus bleue, la plus pure et la plus unie. Après quelques jours, il gagne Palma de Majorque et écrit :

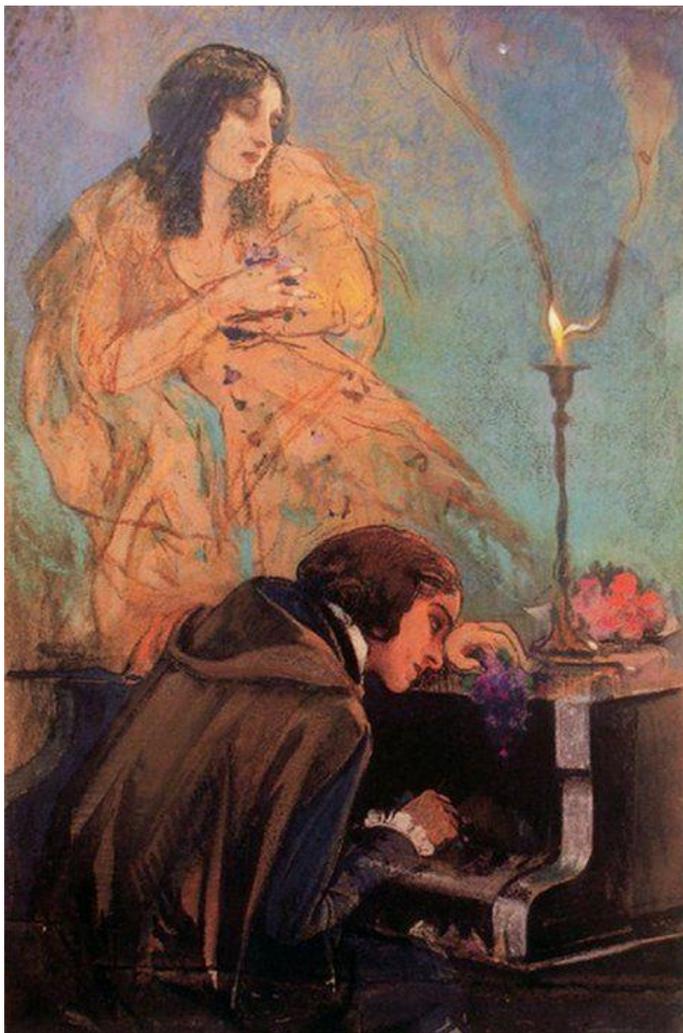
« le ciel est en turquoise, la mer en lapis-lazuli, les montagnes en émeraudes.... La mer, des montagnes, des palmiers, un cimetière, une église des Croisés, une ruine de mosquée, des oliviers millénaires... Ah ! Cher ami, je jouis à présent un peu plus de la vie ; je suis plus près de ce qui est le plus beau du monde, je suis un homme meilleur. »

Frédéric Chopin, George Sand, Majorque :

Amours et musique dans laquelle le génie poitrineux jetait ses douceurs angoissées. Alors qu'ils occupent la Chartreuse de Valdemosa et que Mardi Gras bat son plein, des villageois font irruption. Le cloître désert lui apparaît peuplé de fantômes. Pâle, hagard, devant son piano, il composera quelques unes de ses plus belles pages pendant ces crises d'exaltation nerveuse.

La plupart des Préludes sont nés de cette angoisse. George Sand raconte qu'un prélude lui vint par une soirée de pluie lugubre qui jette dans l'âme un abattement effroyable. Inquiète pour Chopin malade,

son inquiétude se mue en désespérance tranquille. Elle rentre le soir, de Palma.



Il jouait son admirable prélude en pleurant. En l'attendant, il l'avait vue dans un rêve et ne distinguait

plus le rêve de la réalité. « *Ah, je savais bien que vous étiez morte !* » Calmé et comme assoupi, en jouant du piano, il s'était persuadé qu'il était mort lui-même. Il se voyait noyé dans un lac. Des gouttes d'eau pesantes et glacées lui tombaient en mesure sur la poitrine. Son génie était habité par les mystérieuses harmonies de la nature, qu'il traduisait par des équivalences sublimes. Pleine des gouttes de pluie, sa composition résonnait sur les tuiles sonores de la Chartreuse. Son imagination et sa musique n'y voyaient que des larmes tombant du ciel sur son cœur.

Prélude n°6 en si mineur. La goutte de la douleur tombe avec une lenteur et une régularité inexorables. Liszt, faisant un retour sur ce crépuscule pluvieux où son ami avait composé une aussi belle mélodie, se demande si George Sand a su y voir la détresse amoureuse de Chopin, la fièvre de cette âme surexcitée. Il est probable que non. Deux natures incompatibles :

« Son cœur à lui éclatait et se brisait à la pensée de perdre celle qui venait de le rendre à la vie. Son esprit à elle ne voyait qu'un passe temps amusant dans une course aventureuse dont le péril ne contrebalançait pas l'attrait de la nouveauté. »

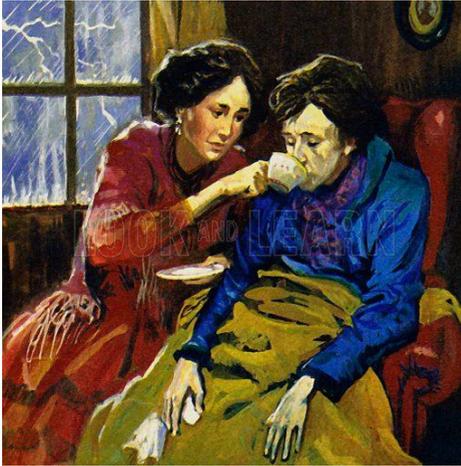
Chopin prends Majorque en horreur. « *Le pli d'une feuille de rose, l'ombre d'une mouche le font saigner* ». Valdemosà est pour cette femme déçue un

entracte poétique, un temps d'attente. Pour Chopin sa vie est faite, ses émotions épuisées. George Sand écrit :

« Ce Chopin est un ange, il a fait à Majorque, étant malade à mourir, de la musique qui sentait le paradis à plein nez... Il ne sait pas lui-même dans quelle planète il existe. »

Chaque soir, pendant l'heure de musique que Chopin lui dédie, elle écoute et se recueille. Sans doute est-ce dans ces moments là que ces deux âmes, si peu pénétrables l'une pour l'autre se sont le mieux comprises. Il est doux pour elle d'être l'objet de préférence d'un tel homme, cruel aussi. Si Chopin tient compte de la moindre clarté qu'on lui apporte, il ne prend pas la peine de cacher ses déceptions à la première obscurité. Son humeur fantasque, ses abattements profonds intéressent et inquiètent George. Une sorte d'effroi s'empare de son cœur à la pensée d'un devoir nouveau à contracter si Chopin s'installe auprès d'elle. Une peur la prend d'avoir à lutter un jour contre quelque autre amour qui pourrait survenir et serait meurtrier à cet être frêle qu'elle a enlevé à lui-même.

La maladie peut exercer sur l'art une influence heureuse et féconde. L'essoufflement, les nervosités de Chopin, ont donné à son inspiration virile ces ajouts languissants, ces sonorités fatiguées par où il nous atteint le mieux.



Extases devant
les abstractions
sublimes de ce rêveur,
ses chuchotements
d'âme. Extases
contagieuses. C'est
une maladie chez les
êtres simples, mais
chez les grands
esprits c'est un saint
enthousiasme, une

faculté divine de comprendre l'incompréhensible.

Chopin est porté à l'exaltation par la nature même de ses instincts un peu sauvages, l'élan de sa foi poétique et le sentiment si fécondant chez tous les exilés des malheurs de leur patrie.

Chopin se lève et s'assoit au piano. Il prélude par de légers arpèges, glissant sur les touches à sa manière habituelle, jusqu'à ce qu'il ait rencontré « *la note bleue* », la tonalité qui lui semble correspondre le mieux à l'ambiance générale. Il attaque un de ses morceaux favoris, l'Étude en tierces du second cahier en sol dièse mineur. Un de ses compatriotes l'appelle la Sibérienne, parce qu'elle symbolise le voyage du déporté polonais. La neige tombe sur la plaine, sans

limites (une gamme montante et descendante à chaque main figure cet infini universel de manière saisissante). On entend les clochettes de la troïka qui s'approche, passe et s'enfonce dans l'horizon. Un scherzo se dessine, se fixe : l'artiste le varie, le scande doucement, le jette et le reprend, néglige les coloris pour ne chercher que le dessin. Pour lui, le dessin, c'est l'âme. Malgré des effets de sonorité d'une fluidité vaporeuse, c'est le dessin qu'il poursuit, la ligne pure de sa pensée. L'un de ses amis écrit :

« Ses regards s'animaient d'un éclat fébrile. Ses lèvres s'empourpraient d'un rouge sanglant, son souffle devenait plus court. Il sentait, nous sentions que quelque chose de sa vie s'écoulait avec les sons. »

« J'aime ma musique quand elle est jouée par Liszt » disait Chopin. Liszt qui comparait ses Études, ses Préludes et ses Nocturnes aux chefs d'œuvre de La Fontaine.

La rupture avec George Sand le crucifie. Il ne fait même plus d'effort pour lutter contre la phtisie qui l'affaiblit. Mais le mystère de l'âme subsiste. Impossible de distinguer les limites entre l'amour, le mépris et la haine. Ce qui est certain, c'est qu'après la rupture avec George, la flamme s'est éteinte en Chopin. L'idée de la fin ne semblait pas l'affecter outre

mesure. Agonisant : « *Elle m'avait dit pourtant que je ne mourrais que dans ses bras* ».

Si l'artiste a besoin de donner forme à son cri, la vie de Chopin fut pourtant réservée. Tout ce qu'il n'a pas livré, son amour que personne n'a pris, ses pudeurs et ses timidités, cette continuelle fièvre de perfection, ses élégances, ses nostalgies, ses moments de communication avec l'inconnaissable, tout cela est resté en puissance dans son œuvre. Les promeneurs du Père Lachaise s'arrêtent devant le buste de Musset, l'amant joli garçon qui mettait de si charmantes rimes à ses douleurs. Ils font un petit pèlerinage au mausolée d'Héloïse et d'Abélard. Réunis dans un même tombeau, leurs deux corps rassurent les amants silencieux qui viennent jeter une fleur à la dérobée. Mais on ne voit personne dans l'étroite allée qui conduit vers la tombe de Chopin. C'est qu'il n'a pas fourni une grande carrière d'amoureux, ce musicien des âmes. Il ne s'en est montré aucune accordée à la sienne.